

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 143

Artikel: La Chine et les chinois
Autor: Martin, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-250039>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

a
Porrentruy

—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

a
Porrentruy

—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^e année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^e année LE PAYS

La Chine et les Chinois

(Suite.)

Les deux fleuves les plus justement renommés de la Chine sont l'un le Yang-tse-Kiang ou fleuve Bleu et l'autre le Hoang-ho ou fleuve jaune. Le premier est un des plus beaux fleuves qui soient au monde. Il prend sa source aux montagnes de l'Asie centrale. Il a une longueur de près de (700) lieues. Son cours est si rapide et si chargé de limon qu'il forme et détruit tour à tour un grand nombre d'îles. Devant Nan-King, où il va se jeter dans la mer, ce fleuve majestueux n'a pas moins de sept lieues de large et ressemble à un véritable bras de mer. Il est l'orgueil et la joie des Chinois qui le dénomment parfois de fils de l'Océan.

Le fleuve Jaune est également l'un des plus magnifiques que l'on puisse voir. Il tient son nom de l'argile qu'il charrie dans ses eaux et qui leur en communique la couleur. Il part des mêmes régions que le fleuve Bleu pour venir se jeter dans la mer à une faible distance même de l'embouchure de celui-ci. Il est très large et d'un cours rapide. Le peu de profondeur de son lit rend néanmoins la navigation très difficile sur ses eaux. Ses débordements subits et terribles sont parfois la ruine des contrées qu'il parcourt.

Les Chinois n'ont pas seulement été habiles à tirer un multiple et heureux parti de leurs nombreux cours d'eau, ils ont creusé encore, nous le savons, un nombre presque infini de canaux ; petits et grands qui vont porter de tous côtés la fertilité, la vie et le mouvement. Le canal impérial faisait autrefois le juste orgueil des Célestes. Depuis l'épuvantable débordement du fleuve Jaune en 1857,

il se trouve devenu innavigable sur un assez long parcours. Il se déroule depuis Canton jusqu'à Pékin sur un espace de six cents lieues (600) non sans mêler parfois son cours à celui de plusieurs rivières qu'il rencontre sur son chemin. Plusieurs canaux tributaires viennent aussi lui apporter le contingent de leurs eaux. Il est un point où le voyageur afin d'éviter un long détour, abandonne d'ordinaire cette voie navigable pour une marche sur la terre ferme.

Il franchit alors la montagne Mey-lin dans la province de Kouang-Tong à travers un chemin de dix ou douze lieues, pavé de larges dalles. Et creusé entre deux gigantesques murailles de rochers à pic. Le passage effectué, on retrouve pour les rejoindre, le canal et les barques. En donnant le nom de canal impérial, Yu-ho, les Chinois ont voulu désigner la majestueuse grandeur de ce superbe ouvrage en même temps que l'immensité des efforts et des travaux qu'il leur a coûtés. Dans les lieux bas et marécageux, le canal porte ses eaux suspendues entre des chaussées d'une grande élévation qui forment un immense aqueduc. Ces chaussées qui supportent un prodigieux et incroyable volume d'eau sont étagées de murs de quatre mètres d'épaisseur et entièrement construits d'énormes blocs de marbre que relient entre eux de nombreux et solides crampons de fer. Dans les endroits montueux, opiniâtres au labour comme ils le sont, le Chinois n'ont point reculé, pour livrer passage au canal, devant le travail titanique de fendre et d'ouvrir à jour les montagnes.

Outre ces fleuves et ces canaux en grand nombre la Chine possède encore de superbes lacs qu'alimentent de grandes rivières. Les uns sont d'une si grande étendue qu'en les pren-

drait aisément pour de petites mers. Des barques par milliers, barques de pêche ou de commerce, les sillonnent en tous sens. Aux endroits les moins larges, il sont traversés de longues jetées d'un travail au milieu des eaux, vraiment gigantesque. Leur entretien quasi incessant est commis à la vigilance et aux soins du tribunal des travaux publics. Parmi les plus beaux et les plus grands lacs de la Chine, se trouve au premier rang le Tong-ting-thou dans la province de Hong-Kiang. Il a plus de quatre-vingts lieues de circonférence. Le Pou-yang-hou dans la province de Kiang-si, est plus étendu encore.

Il a une circonférence de près de cent lieues et il est formé par la réunion de quatre grandes rivières. Mais le plus charmant et le plus agréable entre tous est le Si-hou, situé dans le Tché-kiang. C'est un enchantement que ce lac. L'agrément de sa position, la beauté des spectacles de la nature dont on y jouit, lui ont créé une véritable célébrité. Il s'étend comme une immense nappe d'azur et d'argent au pied de la ville de Han-tchou-fou, dont il baigne les murs. Les eaux d'une limpide qui permet d'apercevoir jusqu'au fond les plantes et les petits cailloux qui s'y trouvent. Les rivages sont revêtus de gracieux tapis de verdure que lui forme l'entrelacement de magnifiques fleurs et plantes aquatiques surtout de nénuphars chinois. Ce lac aux endroits les moins larges est traversé en différents sens d'une rive à l'autre par trois longues chaussées construites sur pilotis. De distance en distance, elles sont entrecoupées d'ouvertures qui donnent passage aux barques et aux gondoles. Ces ouvertures sont surmontées de ponts d'une seule arche. Ces ponts portent la plupart de pittoresques et élégants pavillons où viennent s'asseoir les pro-

tal. Ils savaient bien que, même si Constantin Hedger y avait consenti, ils n'auraient pas, dans leur délicatesse et leur fierté, accepté une obole de la fortune de leur petite amie. Mais il est si doux, surtout lorsque la tristesse nous accable, d'entendre des assurances de généreuse amitié !

Et après un silence, Alba reprit avec fermeté :

— On peut me faire partir ; mais jamais je ne vous oublierai. Il me semble, là-bas, personne ne se souciera de moi ; je n'aurai pas d'amis ; d'ailleurs, je n'en veux pas. Il n'y aura jamais que vous deux dans mon cœur ; vous, madame, si bonne ; vous. Yvan, qui me prêchez d'exemple par votre résignation, vous qui m'avez toujours dit la vérité.

Marie-Alice écoutait les paroles de cette enfant enthousiaste, et trouvait qu'Alba avait bien placé son amitié.

Yvan venait de faire rouler sa chaise longue devant la fenêtre ouverte, et longuement, ces

Feuilleton du Pays du Dimanche 41

LES

Cantiques d'Yvan

PAR
M. DU CAMFRANC

C'est à ce moment, qu'Alba mettant le doigt sur le timbre de la porte d'entrée, la fit résonner.

Elle pénétra vivement dans la chambre, et tout de suite, laissant échapper la plainte de son cœur :

— O ! vous ne savez pas, mes pauvres amis ; vous ne savez pas... On me réclame à Damas. Mon grand-père demande la joie de revoir sa petite fille, et mon père, m'affirme que je ne puis refuser à ce bon aïeul. Comme la pensée de vous quitter m'attriste !

Elle serrait les mains de ses amis ; elle s'exalta ; puis, après une hésitation, incapable de tenir scellé le secret de son cœur :

— J'ai dit à mon père que, pour moi, l'amitié était tout au monde... J'ai dit que je ne me marierai jamais... que je voulais être comme votre sœur, Yvan, aider votre mère à vous soigner, mettre de la douceur dans votre vie.

Cette petite âme dévouée disait maintenant son beau rêve chimérique de fraternelle amitié.

Elle reprit avec un accent de conviction :

— Quand je serai majeure ; je ferai deux parts de la fortune qui me vient de ma mère. N'est-il pas naturel de partager avec des amis, quand ceux-ci se trouvent appauvris. Eh ! bien ! mon père ne m'a pas comprise.

Marie-Alice et Yvan l'écoutaient, touchés aux larmes ; ils n'ignoraient pas que les jolies lèvres roses d'Alba formulaient un rêve irréalisable. Elle racontait un véritable conte orien-